

MAI 68

EXPOSITION COLLECTIVE 26/04/2018 - 26/05/2018

GUY DENNING

JÉRÔME MESNAGER

EPSYLON POINT



AVEC
GUY DENNING
EPSYLON POINT
JEROME MESNAGER

GALERIE
BRUGIER
RIGAIL



EXPOSITION COLLECTIVE
26 AVRIL - 26 MAI 2018

VERNISSAGE LE 26 AVRIL
18H30 - 22H

GALERIE BRUGIER-RIGAIL
40, RUE VOLTA - PARIS 3



Jerome Mesnager - Salaires légers - 48x32cm
Acrylique sur sérigraphie d'époque 1968/2018

La révolution dans l'art ou l'art pour la révolution

Mai 68 a été le point de départ d'un virage sociétal fondamental dans la France de l'après-guerre. Nous souhaitons, par cette exposition, rendre hommage à cet événement et présenter, 50 ans après, l'influence que mai 68 exerce encore sur les arts de la rue.

À Nanterre en avril et à Paris en mai 1968, le pochoir et la sérigraphie sont abondamment utilisés sur les murs pour exprimer la vindicte populaire. Les revendications d'une jeunesse intellectuelle, issue de la bourgeoisie, rejoignent le mécontentement des classes ouvrières pour remettre en cause le pouvoir dominant. En allant contre l'autorité des parents, des patrons et des générations précédentes, ils revendiquent alors la liberté d'inventer une société nouvelle.

Les étudiants des Beaux-Arts de Paris ont mis au service de l'expression populaire les moyens graphiques et techniques à leur disposition pour investir l'espace urbain de Paris. Leurs slogans et phrases-chocs accompagnés des visuels simples, mais percutants ont traversé le temps et sont aujourd'hui devenus cultes. Grâce à nos recherches iconographiques et textuelles, nous avons pu constituer un ensemble riche d'affiches, de publications et de journaux d'époque.

Nous avons confié cette documentation historique aux artistes de cette exposition pour qu'ils réinterprètent, 50 ans après, l'impact de « La révolution Mai 68 » sur nos vies. Cette liberté tant visuelle qu'artistique, née à cette époque, constitue à nos yeux l'un des jalons fondateurs dans la naissance de l'art urbain, un art pour tous, aux vues de tous, sorti de l'intelligentsia muséale.

Laurent Rigail & Eric Brugier

À propos de JEROME MESNAGER

Fils d'ingénieur, Jérôme Mesnager entre à l'école Boulle en 1974 où il suit une formation d'ébéniste et où il enseignera par la suite. En 1979, il suit les cours de bande dessinée d'Yves Got et de Georges Pichard, professeurs à l'École supérieure des Arts Appliqués Duperré. Il est l'un des fondateurs, en 1982, de Zig-Zag, un groupe d'une dizaine de très jeunes artistes en « zig-zag dans la jungle des villes » qui décident d'occuper la rue en dessinant des graffitis et aussi d'occuper brièvement, le temps d'une performance artistique, des usines désaffectées. Le 16 janvier 1983, il invente l'Homme en blanc, « un symbole de lumière, de force et de paix ». Cette silhouette blanche aussi appelée « Corps blanc » ou « l'Homme blanc », Jérôme Mesnager l'a reproduite à travers le monde entier, des murs de Paris à la muraille de Chine.

En 1990, Jérôme Mesnager quitte la maison de son enfance, lieu de ses rencontres avec Jean-Pierre Le Boul'ch, siège de ses associations, atelier de ses premiers travaux, etc., pour emménager dans le XXe arrondissement de Paris. Il exposera une série de palissades sur le thème des combats à la galerie Loft, qui en éditera le catalogue. En 1995, il réalise une grande peinture murale rue de Ménilmontant, dans le XXe, « C'est nous les gars de Ménilmontant » (rue de Ménilmontant et rue Sorbier).

Jérôme Mesnager réalise également une fresque rue Oberkampf à Paris en 2011. Il s'associe souvent avec Némoto, dont le personnage fétiche est la silhouette noire d'un homme en imperméable coiffé d'un chapeau. À ce titre, il a participé au mouvement d'art urbain parisien (Blek le rat, Miss. Tic, Jef Aérosol, Némoto, etc.) et à celui de la Figuration Libre au début des années 1980. Parallèlement, il participe à des projets connexes tels que des pochettes d'albums pour La rue Kétanou. En 2006, Jérôme réalise une série de toiles inspirées par l'art nouveau et l'art déco. La même année, il s'attaque à l'hôtel des Académies et des Arts à Paris dont il envahit l'espace avec ses Corps blancs. Les personnages de Jérôme Mesnager sont peints sur les murs recouverts de papier peint à effet de toile brute. Un géant blanc est logé également sur le mur de la cour intérieure peint en rouge vif et s'étend du rez-de-chaussée au 5e étage. Mesnager a également peint dans les catacombes de Paris. Il participe au M.U.R en janvier 2011.

Jerome Mesnager, « ORTF » Print sur papier beau art.
Tirage à 60 exemplaires, tous signés et numérotés.



Mai 68 redux par GUY DENNING

Au début des années 1980, je ne m'intéressais pas beaucoup à la scène hip-hop ou à sa musique qui commençait à se développer au Royaume-Uni. Certes, la scène de la musique noire à Bristol était importante et variée, et plutôt attrayante, mais dans la petite ville rurale du nord du Somerset où je vivais, j'étais surtout attiré par la scène punk et par la communauté des voyageurs New Age politisés (que les médias définissaient comme le « convoi de la paix »).

J'ai été frappé par les groupes anarcho-punk CRASS, Poison Girls, Conflict et Dead Kennedys, qui m'ont frappé avec leur idéologie musicale et leur esthétique visuelle de type « collage », et j'ai décidé de suivre cet exemple visuel. J'ai fait des collages, photocopié des montages qui exprimaient ma colère contre tout ce que le gouvernement Thatcher de l'époque faisait et qui me dérangeait. J'étais remonté contre la guerre des Malouines, le traitement infligé aux mineurs en grève, l'injustice des régimes fiscaux, l'installation de missiles nucléaires à Greenham Common, et contre bien d'autres choses encore et j'ai réalisé et collé des photocopies d'affiches de format A4 et A3.

À l'époque, je n'étais pas attiré par l'art ou le graffiti ; c'était juste ma façon d'exprimer ma frustration face au monde dans lequel je vivais. Une bombe aérosol d'apprêt blanc pour voiture résidait joyeusement dans la poche gauche d'une veste et restait suffisamment chaude pour être utilisée par nuit froide. Les pochoirs de texte sur carte se replient et se rangent dans la poche intérieure droite lorsqu'ils ne sont pas nécessaires. C'était facile, c'était rapide et tout était sous mon contrôle. Et si je trouvais des graffitis de style métro new-yorkais dans ma petite ville rurale anglaise (une esthétique que je considérais comme incongrue à l'époque), je me contentais de peindre « POUR-QUOI ? » à la suite plutôt que de les taguer agressivement.

si je trouvais des graffitis racistes, je les effaçais. sur les murs des deux agences locales pour l'emploi que je fréquentais régulièrement, je peignais « ub naughty » (vous êtes méchants - un jeu de mots sur le nom ub40), qui serait effacé et que je le repeignais à plusieurs reprises. c'était devenu un jeu. sur les bords des trottoirs, j'inscrivais « get off your knees » (relevez-vous). sur les murs, je peignais « nothing happened here » (il ne s'est rien passé ici), « fight war, not wars » (ne faites pas la guerre, combattez-la) « destroy power, not people » (détruisez le pouvoir, pas les gens). j'avais toujours sur moi des pochoirs du logo du groupe crass et du logo anarchique (avec une mitrailleuse cassée), toujours prêt à peindre - n'importe où. si vous avez déjà vu « keeper off thy grass » (gardien de ton herbe), « mind thee animal » (attention à ton animal) ou « jumping up and down here » (sauter de haut en bas ici) à bristol ou à bath dans les années 80, c'était moi - ce n'était donc pas seulement de la politique.

Je faisais des collages avec des articles de journaux que j'ajoutais à mes dessins puis j'appliquais des phrases cryptiques que moi seul comprenais. C'était juste une tentative pour que les gens s'arrêtent, regardent, lisent et se posent des questions quant au message. Je voulais qu'ils comprennent que tout ce qui est collé sur un mur ou sur un abribus ne se traduit pas forcément par « achetez ceci ». C'était amusant. Parfois, les gens ont demandé des preuves photographiques de mon travail de rue des années 1980, oubliant que photographier dans les années 80 demandait une pellicule, un développement, et, par conséquent, une dépense d'argent. Cela aurait été non seulement une dépense ridicule, mais aussi une habitude ridicule.

Pourquoi une personne sensée enregistrerait-elle et garderait-elle pour la postérité la preuve de ce qui était considéré comme un acte criminel ? Je pensais également : mais qui voudrait voir ça ? À cette époque, d'un point de vue punk (par opposition au hip-hop), je n'ai jamais découvert qu'une communauté de gens partageant les mêmes idées faisait la même chose que si elle faisait intrinsèquement partie de la culture des jeunes. Il ne s'est jamais agi de récolter les félicitations de ses pairs, je n'ai donc jamais développé de tag identifiable. Premièrement parce que je ne voulais pas m'identifier en tant qu'individu responsable de dégradations. Deuxièmement, le tag de graffitis a été spécifiquement identifié comme faisant partie d'une sous-culture que je ne pensais pas représenter mes préoccupations de l'époque (les vandales punk que je connaissais ne taguaient pas). Troisièmement, quel que soit le sujet de la plupart des graffitis punk (ces sujets étaient nombreux et variés), il ne s'agissait jamais de l'identité de l'auteur du graffiti.

Tout comme l'essence de la musique que j'écoutais à l'époque, il s'agissait généralement d'exprimer sa colère face à l'injustice de la société contemporaine sans avoir recours à la violence. C'était pré-internet alors que les médias étaient très limités et contrôlés. Nous avons donc décidé de reprendre ce contrôle et de diffuser des informations (sur les murs !) concernant le désarmement nucléaire, les droits des animaux, l'apartheid, la pollution et une centaine d'autres sujets. Tout cela a été rendu possible grâce à une bombe aérosol et à un pochoir ou à des affiches grossièrement photocopiées.

L'esthétique et l'esprit « système D » ont été inspirés (via le punk) par l'esprit de Paris '68. L'utilisation des murs de la rue comme plateforme à messages a été inspirée par l'esprit de Paris '68. Didactisme, surréalisme, satire, politesse et grossièreté étaient toutes des méthodes appropriées pour faire passer le message, et cette approche hétérogène s'inspirait aussi de l'esprit de Paris '68. Le public adulte contemporain ayant grandi avec l'esthétique du graffiti Hip-Hop comme faisant partie de sa consommation visuelle normale (plutôt qu'étant du vandalisme transgressif), le street-art est maintenant intégré dans le courant dominant de la culture ; des artistes sont payés par les autorités locales pour peindre d'énormes fresques qui modifient positivement l'environnement visuel urbain. Mais la plupart de ce travail est décoratif et souvent les artistes ont pour cahier des charges de ne pas défier l'orthodoxie politique. Perdre un peu d'espace publicitaire commercial au profit de peintures murales artistiques individuelles est très certainement quelque chose de positif. Cela rend cet espace public à sa communauté et en fait un site d'interaction plutôt qu'un site d'acceptation silencieuse des droits du consumérisme. Mais, parfois, j'ai peur que nous perdions de vue certains concepts qui ont amené beaucoup d'artistes dans la rue à l'origine.

Guy Denning



Guy Denning « nous sommes tous des enragés »
30 x 37 cm, crayons comté sur papier, 2018

À propos de GUY DENNING

Guy Denning est né en 1965 à Bristol et a commencé à peindre à l'huile à l'âge de 11 ans. On lui a refusé à maintes reprises l'inscription aux Écoles des Beaux-Arts dans le courant des années 80, aussi il a appris les aspects techniques de la peinture à travers ses rencontres et ses conversations avec des artistes plus âgés que lui, dont il a croisé le chemin dans le Somerset. Il a étudié l'histoire de l'art et a obtenu un diplôme de The Open University. Il a eu des professions diverses à partir de l'âge de vingt ans, pour subvenir aux besoins de sa famille, tout en continuant la peinture. En 2007, il s'est installé en France, en Bretagne où il se consacre entièrement à la peinture.

À propos de EPSYLON POINT

Epsilon Point est un artiste français né en 1950. Diplômé de l'Ecole Nationale des Beaux-Arts de Dijon, il obtient son diplôme en expression plastique au cours de l'année 1978. Pourvu d'une insatiable curiosité, Epsilon Point est à la fois guitariste, mécanicien d'avion et sillonne l'Inde durant 6 mois avant d'emménager en Italie, à Turin quelques années. Au début des années 90, il retourne à Paris. Sa rencontre avec la bombe aérosol le mène, avec aisance, vers le pinceau. En 1979, il revêt Montpellier de phrases énigmatiques tel que son célèbre « Et si ! ». Le pochoir infiltre ses travaux à travers des affiches lacérées, des cartes et des murs. Sous goût pour l'anarchisme, Epsilon Point se refuse à se ranger sous un genre, une norme ou une époque. Il y infiltre des connotations ou des questions sociétales ainsi que sexuelles. « L'œil pétillant, le regard narquois. Le pochoir fait partie de sa manière de « vivre autrement » : au Moyen âge, il aurait été troubadour.

Fou de BD et de la rue, le pochoir a permis la rencontre de ses 2 folies, pour son plus grand plaisir... Lit-on dans le livre « Vite fait, bien fait » de Nicolas Deville, Marie-Pierre Massé et Josiane Pinet. Epsilon Point expose de manière régulière, notamment à la galerie du jour Agnès B, pour l'exposition « Évènements pochoir ». En 1985, il se rallie au premier rassemblement du mouvement graffiti et d'art urbain à Bondy avec Miss Tic, Blek le rat, Jef Aérosol, Futura 2000... 2 ans plus tard, en l'honneur du 10e anniversaire du Centre Pompidou, Epsilon Point fait partie des 95 artistes réunis dans l'exposition « Free Art, l'année Beaubourg » au Free-Time de la rue Saint-Martin.



Epsilon Point « Dialogue ouvrier » 80 x 61 cm
Acrylique et pochoir sur toiles

À propos de la GALERIE BRUGIER-RIGAIL

Dans le paysage caractéristique des galeries d'art contemporain, la Galerie Brugier- Rigail possède une ligne artistique et esthétique unique. À la fois urbaine et contemporaine, cette galerie créée en 2001 est à l'image de ses deux fondateurs. Éric Brugier et Laurent Rigail, deux passionnés d'art, sont collectionneurs avant d'être galeristes. Ils assument de ne présenter que des artistes et des pièces qui leur plaisent, et ont pour habitude d'accompagner et de soutenir les jeunes artistes qu'ils trouvent prometteurs.

Ayant tous deux connu leurs premiers coups de cœur artistiques dans leur jeunesse, la ligne esthétique de la galerie a naturellement pris une trajectoire « old school », présentant des pionniers de l'art urbain des années 1980. Miss Tic, Speedy Graphito, Jérôme Mesnager, ou encore Robert Combas et Guy Denning sont autant de grands noms français qui sont exposés. Chez les internationaux, ce sont Shepard Fairey, JonOne ou encore John Matos Crash qui peuvent être admirés.

Pour autant, les deux collectionneurs n'ont eu de cesse de s'imprégner des nouveautés artistiques contemporaines et urbaines, et sont à l'affût de toute curiosité. Ils représentent donc aussi de très jeunes artistes tels que Levalet, Nasty, MadC, L'Atlas, Monkeybird ou encore M. Chat. S'ils prennent plaisir à soutenir leurs artistes, Éric Brugier et Laurent Rigail s'appliquent tout autant à conseiller et orienter les collectionneurs. Expertise, expérience et transparence éthique sont de mise.



MAI 68

EXPOSITION COLLECTIVE 26/04/2018 - 26/05/2018

GUY DENNING

JÉRÔME MESNAGER

EPSYLON POINT

Galerie Brugier-Rigail
40, rue Volta - 75003 Paris
+33 1 42 77 09 00
contact@galerie-brugier-rigail.com
galerie-brugier-rigail.com

Ouvert du mardi au samedi de 11h à 19h30
Métro : Arts et Métiers

Détaché de Presse
Julien Verry
+33 6 43 10 32 08
attache@detachedepresse.com

Découvrez l'univers de la galerie en
cliquant sur les icônes ci-dessous

